

Objektyp: **Issue**

Zeitschrift: **Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles**

Band (Jahr): **1 (1866)**

Heft 3

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le rameau de Sapin.

Organe
Club jurassien

Une journée de chasse sur la montagne de Boudry. (Suite et fin)

Il y a de cela quelque vingt ans; c'était au mois d'octobre. Depuis plusieurs semaines déjà, un Ours nous apparaissait chaque nuit dans les bois qui entourent ce chalet, et deux génisses ainsi que plusieurs moutons avaient été trouvés à demi-dévorés au bord des roches. Plusieurs fois déjà des bûcherons l'avaient rencontré plus bas dans la montagne, et en avaient fait une description fantastique aux bons paysans de la plaine. Sa taille et sa férocité prenaient des proportions incroyables, et le dimanche après midi, il n'était plus question, parmi les enfants de village, d'aller au bois couper des *gracis* (Genévriers) pour des manches de fouet. — Une chasse à l'Ours fut alors organisée pour la fin du mois. Pendant la nuit qui précéda notre expédition, il tomba sur le haut de la montagne un ou deux pouces de neige, chose assez rare à cette saison, mais très favorable à nos projets. Nous étions huit, tous bien armés: quant au courage, il ne faisait pas l'ombre d'un doute. — Ce que c'est que les apparences!!

À peine arrivés aux trois-quarts de la montagne, nous trouvions déjà des traces récentes: c'étaient des Sorbiers et des Aigles brisés, torsus; des éraflures aux troncs plus forts, et enfin des empreintes de pattes armées d'ongles d'une longueur effrayante. Ici les airs belliqueux firent place à une tenue plus modeste. Plus d'un, qui ne voulaient pas l'avouer, pensaient avec regret à leur foyer et à la porte solide de leur Grange! — Lorsque nous atteignîmes la neige qui heureusement ne fondait pas, grâce à une bise très froide et à un temps couvert, nous découvrîmes immédiatement des traces toutes fraîches qui nous parurent encore plus grandes et plus sinistres que les premières. Nous nous encourageâmes mutuellement une dernière fois, et nous suivîmes la piste sans souffler mot. Après une demi-heure environ, nous arrivâmes au bord des roches. Ici, les pas étaient plus rapprochés que dans les pâturages, et de fréquentes taches de terrain annonçaient que l'Ours s'était roulé sur la neige et l'avait fait fondre: il n'était donc pas inquiet et se sentait chez lui. — Les pas continuèrent encore un moment et nous conduisirent à l'entrée d'un long couloir qui descendait les rochers, en pente assez douce pour qu'on pût s'y tenir debout. Au-delà du couloir, les traces disparaissaient et il demeura évident que l'Ours était descendu par là.

Je t'avoue, Fritz, que nous étions pâles, très pâles même! Sentant que le danger était proche, plusieurs échangèrent des regards éloquents et sentirent quelques frissons le long de leur épine dorsale et à la racine des cheveux. — "Qui est-ce qui descend? dit l'un de nous. La question était embarrassante, et personne ne manifestait d'empressement pour cette manœuvre. Enfin, un autre prenant son courage à deux mains s'écria: "Mais mille diables! voulons-nous donc recevoir une décharge de quolibets à notre retour? Il ne me plaît pas d'être appelé poltron, lâche et pleutre jusqu'à la fin de mes jours. Qu'on se décide, ou bien qu'on retourne à la maison filer de la laine au coin du fourneau!"

Ces mots firent monter la rougeur aux fronts décolorés; tous d'un commun accord, portèrent leur gourde à leurs lèvres, comme pour y puiser le courage qui leur faisait défaut. "Eh! bien, à la garde de Dieu! descendons", dit un nouvel orateur, en serrant la crosse de son fusil. — Le chemin était difficile; à chaque instant, des pierres détachées du sommet, roulaient sur nous et nous caressaient les jambes: enfin, au bout de quelques minutes, nous eûmes un abîme de près de trois-cents mètres devant nos pieds; au fond, la Reuse, blanche d'écume, bondissait avec un bruit de tonnerre entre les rochers. On eût pu lancer une pierre sur les maisons du Champ du Moulin. Nous suivîmes alors un banc large de six pieds, qui courait parallèlement aux parois de l'escarpement. Quelques pins rabougris, quelques buissons de noisetier qui sortaient des fentes du rocher, nous permettaient de marcher avec une certaine assurance sur le gazon glissant. — Tout à coup, au détour d'une roche énorme, qui barrait presque le passage, l'ouverture béante et sombre d'une caverne se présenta devant nous. Ce qui se passa alors, je n'en sais rien; mais ce que je me rappelle c'est d'avoir entendu un hurlement affreux qui me glaça d'épouvante, et au même instant un fantôme noir passa, comme un éclair, devant moi, en frôlant mes habits: c'était l'Ours qui, effrayé de voir sa porte encombrée de tant de visiteurs, faisait une trouée au milieu de nous par une pointe hardie.



Un seul coup de fusil se fit entendre, un de ces coups tirés pour l'acquies de la conscience, lorsque l'ennemi fut hors de portée ! chacun de nous en allongeant le pied eût pu le précipiter dans le gouffre ! — Quant à moi, je m'élançai sur les traces du fuyard, espérant au moins pouvoir aussi décharger mon fusil ; mais, ma poursuite fut vaine ; je me fatiguai inutilement et c'est après cette aventure que je vins, triste et la mort dans l'âme, me faire une soupe à la farine dans ce chalet. Un soupir de regret vint clore l'histoire du vieux chasseur.

Bientôt une odeur exquise s'échappa de la Cuisine et annonça que la soupe était prête. On vit apparaître une immense terrine d'où s'échappaient des tourbillons de vapeurs, au travers desquels se montrait la figure de feuillet rouge par la chaleur de son brasier et dilatée par une satisfaction intense. Des assiettes et des cuillers furent apportées et après avoir reçu le compliment qu'il attendait, le cuisinier se retira pour vaquer à ses affaires. La soupe fut trouvée parfaite et les hommes délicieuses. Pour le dessert, ils montèrent sur le solier du Chalet où un grand tas de ce foin doux et parfumé des hauts pâturages leur offrit une couche moelleuse.

À 4 heures, André réveilla Fritz qui aurait volontiers dormi jusqu'au lendemain ; et tous deux bien reposés quittèrent le chalet hospitalier et se remirent en chasse. — La chaleur était tombée ; le soleil s'inclinait vers l'horizon et le vent du soir balançait majestueusement les grandes branches des sapins. — A peu de distance de l'endroit que le fruitier leur avait indiqué, Diamant trouva une piste et se mit bientôt en arrêt au bord d'une vaste clairière. — "Du sang-froid !" se dit Fritz, "voici le moment de se réhabiliter ! — Un sapin qui tombe n'aurait pas fait plus de bruit que ce qu'on entendit alors : trois coqs de buis s'élevaient lentement et avec peine du milieu des buissons. . . . Fritz porta bravement en joue, tira son premier coup, puis son second, comme sur une cible : deux cadavres roulèrent à terre. — Quant à André, lorsque les coqs partirent, il se trouvait dans un endroit où les branches les lui masquant il n'avait pu tirer. Aux coups de fusil de Fritz, il était accouru sur le champ de bataille, et lorsqu'il vit les deux bêtes à terre, il releva son bonnet afin de s'assurer si ses yeux ne voyaient pas double : il dut les toucher l'un après l'autre pour se convaincre du nombre : "Je confonde !... il y en a deux ! Voilà un coup que je n'avais jamais vu jusqu'à aujourd'hui". Ces paroles laissaient percer une petite pointe de jalousie. André était chasseur. . . et, après tout, un doublet de Coqs noirs, peut, à la rigueur, excuser ce sentiment. — Mais Fritz, heureux d'avoir montré que son fusil, qu'il tenait son père, était aussi capable d'abattre le gibier que celui de son compagnon, avait couru vers ce dernier et le remerciait avec effusion de ses bons conseils et de ses excellentes directions : — "Sans vos enseignements" lui disait-il, en lui serrant la main, "jamais je n'aurais fait un coup pareil ; à vous donc revient une bonne partie de la gloire." — Les coqs étaient lourds ; André dut en prendre un dans son carnier, car celui de Fritz était trop petit pour contenir ces deux colosses. — Fritz rechargea son arme, comme il l'avait vu faire à son professeur, et après avoir caressé Diamant, qui le méritait bien, ils continuèrent leur chemin. Arrivés au point culminant de la montagne de Boudry, d'où l'on embrasse le Canton de Neuchâtel presque tout entier, ils virent le soleil s'abaisser insensiblement derrière les montagnes vaudoises. André, assis sur une pierre, le suivait d'un regard pensif, dans sa descente rapide. Peut-être comparait-il sa vie, près de son terme, à ce coucher de soleil. Lorsque le dernier point lumineux eut disparu, le Vieux l'ourcur des bois embrassa tristement son chien : "pauvre diamant ! murmura-t-il, "mais que faire ! c'est la loi de la Nature, les vieux doivent faire place aux jeunes. A la garde de Dieu ! — Bientôt les Alpes s'évanouirent dans leur manteau rose, et le soir arriva avec ses mystères.

— Fritz, je ne veux pas descendre avec toi, dit André, je resterai à l'affût au bord des roches ; peut-être pourrai-je tirer un lièvre ou un renard. Tiens, prends ton coq et cette Gêlinotte, je te la donne afin que tu aies la chasse complète. — Fritz le remercia, lui serra la main encore une fois, et redescendit joyeusement la montagne. — L'aube retrouva André assis sur la même pierre, son fusil armé sur ses genoux et son fidèle diamant couché à ses pieds. P. Vouga.

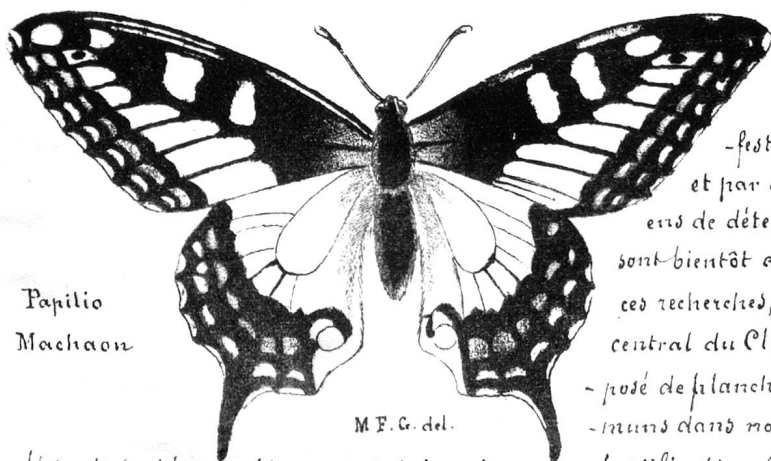
Le grand Tétraz. ou Coq de Bruyère (*Tetrao urogallus*)

Ce bel oiseau habite les sommets boisés du haut Jura; le mâle mesure 40 pouces de long, 54 d'envergure, 3 pour la hauteur des tarses et 2 pour la longueur du bec. La femelle, beaucoup plus petite, n'a que 29 pouces de long et des tarses hauts seulement de 2 1/2 pouces. Le mâle est vraiment magnifique; de sa gorge se détache un gros bouquet de plumes noires et pendantes longues de 2 1/2 pouces; le front est noir; la tête et le cou sont d'un beau noir bleuâtre, tirant sur le gris, avec la tige des plumes noires; le dos est noir, agréablement varié de légères punctuations et de fines lignes en zig-zag gris-clair. Le coude est blanc, laile marron, toute couverte de fines lignes noires en zig-zag; la gorge est noire avec des reflets violets; les plumes de la poitrine noires, avec la pointe blanche, passent au gris sur les côtés; le dessous du corps est tacheté de noir et de blanc; La queue, composée de 18 pennes, n'a que les 4 médianes complètement noires; les autres sont couvertes de taches blanches, petites et irrégulières. — La tête et le cou de la poule sont roux-jaunâtre, plus ou moins taché et rayé de noir, comme le dos et les ailes aussi, mais qui sont un peu plus rougeâtres; la queue qui est brun-rouge est transversalement rayée de noir; la gorge est blanc-sâle avec des taches fauves, la poitrine rousse avec les plumes bordées de blanc, et le dessous du corps blanc-roussâtre, plus ou moins rayé de noir et de brun.

Les jeunes ressemblent à la femelle, dont ils ne diffèrent que par la taille qui est celle des poussins et parce qu'ils ont les tarses emplumés jusqu'au bout des doigts. — Pendant l'été les Tétraz gagnent les buissons, même les saules, tandis que pendant l'hiver ils se tiennent dans les forêts où ils perchent sur les arbres les plus élevés; ils se cantonnent d'ailleurs dans des limites assez étroites. — La femelle fait un nid sans art, au milieu des herbes ou des broussailles, dans lequel elle dépose de 9 à 11 oeufs, gros comme ceux des poules, brun-clair avec des taches marron. — L'incubation dure 28 jours; les petits éclosent tous ensemble et de la même manière, c. à. d. que l'oeuf, s'ouvrant en travers, le gros bout se retourne sur la cavité du petit de manière à la clore. J'ai observé ce même mode de déhiscence et de fermeture sur des oeufs de Caille, de perdrix, de Gelinotte et de poules malaises. Les poullets, qui sont excessivement vifs, courent en naissant; on les nourrit d'oeufs hâchés avec des oignons, d'oeufs de fourmis, de fraises et autres baies, de grains, et plus tard comme les adultes, uniquement de feuilles d'hin, sapin et genévrier, dont ils aiment surtout les bourgeons. — Très farouches à l'état sauvage, le Grand Tétraz élevé en domesticité devient excessivement doux et confiant, en sorte qu'on ne saurait trop faire pour chercher à l'introduire dans nos basses-cours. Le mieux serait pour y arriver, de chercher ses oeufs, au mois de Mai, de les faire couvrir par des poules ou des clindes, et d'élever les jeunes, autant que possible à l'air libre, dans une prairie close de murs, où ils pourraient trouver les insectes qu'il leur faut dans leur jeunesse, sans pouvoir s'égayer ou courir le risque d'être mangés par des chiens ou des chats.

Neuchâtel 10 Janvier 1866.

D. Sacc.



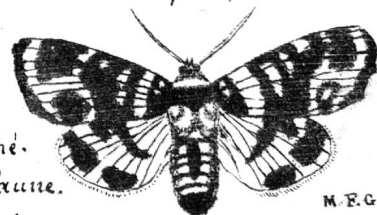
Papilio
Machaon

M. F. G. del.

disposés systématiquement suivant une classification simple et commode développée dans le texte qui accompagne les planches. Il indiquera en outre la manière de chasser, de préparer et de conserver ces insectes, ainsi que les lieux où on les trouve de notre Canton; il rendra attentifs les jeunes naturalistes aux principaux phénomènes à observer, afin d'obtenir ainsi des données exactes sur cette partie de notre faune. Cette publication, d'un prix minime, paraîtra, nous l'espérons pour le printemps prochain.

Ovis.

Le goût pour l'histoire Naturelle se manifeste d'ordinaire chez les enfants par la chasse aux papillons et par des collections de ces gracieux insectes. Mais faute de moyens de détermination et de directions bien entendues, ces collections sont bientôt abandonnées et tout le fruit, qui aurait pu résulter de ces recherches, est perdu. C'est pour combler cette lacune que le Comité central du Club jurassien a eu l'idée de publier un petit Guide composé de planches coloriées représentant les papillons les plus communs dans notre Jura, au nombre d'environ 300 espèces; ils seront



Euprebia hebe. M. F. G.



Au Club Jurassien.

Devant ma chaumière
Est un gai vallon,
Tout plein de lumière;
Un vrai pavillon.

Au bas de la pente,
Sautille un ruisseau:
L'onde est transparente
Sous le frais berceau.

Au printemps rapide,
On l'entend mugir,
Et, trompant son guide,
On le voit bondir.

Son écume blanche
Flotte en gros bouillons;
Le tilleul se penche
Sur ses tourbillons.

Plus tard, l'eau s'apaise,
Descend lentement,
Gazouille à son aise,
Ou passe en dormant.

D'un côté les chênes
Vigoureux et forts,
De l'autre les frênes
Ombrent ses bords.

Et sur les collines
Sont les châtaigniers,
Au flanc des ravines
Les pins épargnés.

Les merles, les grives,
Les bruyants pinsons,
Disent, sur ces rives,
Toutes leurs chansons.

La Caille joyeuse,
Nous sert de reveil;
L'alouette heureuse
Va chanter au Ciel.

Le hêtre se feuille,
Près de l'Alizier;
La fraise se cueille
Sous le Cerisier.

Montons à la Côte,
Entrons dans les bois.
Si la gorge est haute
Aul n'est aux abois.

Voici des pierrailles
Un lit de torrent,
Et, dans les broussailles
Un passage errant.

Jean Bourgeois, mon frère,
Tu vins en ce lieu,
Cacher ta misère
Et prier ton Dieu.

Que l'on s'achemine
Par l'étroit sentier...
Voici la chaumière
Du vieux forestier.

Les bois, les pelouses,
Sont là, sous nos yeux;
Les Alpes jalouses
Montent jusqu'aux Cieux.

Brillante et seraine,
Vrai tapis de fleurs,
Tout au bas, la plaine
Étend ses couleurs.

Celle est la nature
De notre Jura:
Simple est sa parure
Elle vous plaira.

Le vôtre plus ferme,
En tons plus tranchés,
En son sein renferme
Des trésors cachés.


La science creuse
Et cherche toujours...
Ainsi va la Reuse
Franquille en son cours.

Mais l'hiver assiège
Le frêle rameau,
Et bientôt la neige
Atteint le haméau.

Heureux qui s'assure
Aujourd'hui, demain,
En Dieu, qui mesure
Les cieux dans sa main.

Givrin 25 Janvier 1866.

M. Olivier



a Société d'histoire du Canton de Neuchâtel, réunie il y a quelques mois à Mennier, a décidé de faire une liste des blocs erratiques qui, à cause de leur intérêt scientifique ou historique, méritent d'être conservés. Nous applaudissons aux mesures qui seront prises pour sauver de la destruction le plus grand nombre possible de ces témoins de l'époque glaciaire ou du culte druidique, et nous encourageons les Clubistes à faire tous leurs efforts pour aider la Société d'histoire à atteindre le but qu'elle s'est proposé.